La langue rromani en Europe et son usage oral : représentations, discours et réalités (XIV^{e}-XX^{e} siècles)

Marcel Courthiade

INALCO Paris, Département Asie du Sud et Himalaya

Résumé : La spécificité de la langue rromani a inspiré très tôt une série de conjectures, passées en revue ici. La (re)découverte de l'origine indienne du rromani s'est accompagnée du mythe de l'intercompréhension entre Indiens et Rroms (ab Hortis). D'autres fictions prennent le relai : d'un côté une unité qui permettrait l'intercompréhension généralisée des Rroms, de l'autre un grand nombre de langues différentes. Aucune ne correspond à la réalité et nous tenterons de dégager la logique – cohérente mais erronée, de chacune de ces approches, chez les locuteurs de base et chez les chercheurs. Le statut (réel ou présumé) de la langue nourrit diverses représentations, de même que son usage effectif et ses capacités d'expression (ćordikani ćhib, invention du diable, jargon de voleurs). L'image du rromani écrit dépend pour sa part de l'ignorance (*cf.* C. P. Snow) de l'histoire des autres langues écrites par les détracteurs, mais le sujet est en lui-même un instrument de manipulations politiques.

Mots-clés : rromani (langue), représentations, érudits de la Renaissance, négationnisme, mythes scientifiques, indo-aryen, épistémologie.

Le thème de notre colloque est éminemment vaste puisque directement ou indirectement il englobe l'ensemble de la sociolinguistique. J'ai donc choisi de me concentrer sur les représentations de la langue rromani dans les discours, notamment du passé, face à la réalité observable. En effet, comme dans tous les phénomènes de société, il importe en matière de langue de distinguer les faits et leurs représentations – celles-ci jouant un rôle au moins aussi important que ceux-là dans les mécanismes sociaux. Ainsi la représentation du passé – en un mot l'histoire, telle qu'elle est décrite et diffusée par des groupes de personnes influents, en particulier par les autorités et aujourd'hui par le biais des médias, joue un rôle plus important que les faits du passé eux-mêmes, y compris si cette représentation est fausse, et elle a une incidence sur les décisions politiques. Il est par ailleurs intéressant de mettre en parallèle les représentations de la langue et celles de ses locuteurs : ceci pourrait faire l'objet d'un exposé distinct dépassant les sujets traités ici et nous n'y ferons donc que très peu référence.

L'ensemble débouche sur la question de la perception de SA langue par le locuteur et donc de SON être propre, donc de la valeur qu'il attribue à sa langue maternelle, élément essentiel en particulier dans la transmission de celle-ci. L'influence du regard des autres sur celui du locuteur n'est pas non plus à négliger.

1 Premiers discours sur les Rroms et le rromani : idiome inconnu et mystérieux

La toute première mention des rapports des Rroms à la langue remonte au XIV siècle. Il s'agit du passage consacré aux *Mandopoloi*[1] dans le récit légendaire en latin de Johannes von Hildesheim (vers 1315 - 1375) "Histoire des trois rois [mages]" (vers 1360) : "Et ils ont entre eux une langue particulière, que [personne] à part eux-mêmes ne peut savoir ou apprendre, tandis qu'eux-mêmes comprennent les langues d'un très grand nombre de gens, et jamais ils n'ont entre eux de discorde en paroles ou en actes[2]". Sans qu'il soit exprimé, un lien entre langue de connivence et concorde interne est ici sous-jacent – une idée qui par la suite se transformera en claire accusation d'omerta ethnique, puis de communautarisme ; cf. le rapport des deux notables Sabino Rodríguez comte de Campomanes et Pedro Pérez Valiente de 1772 à Charles III d'Espagne : "il n'y a pas lieu de chercher d'où proviennent les Gitans : ce sont des gens qui ont choisi un mode de vie vagabond et hors-la-loi, [...] ils rejettent le contrat social entre ceux qui vivent sous un même gouvernement, [...] ils maintiennent leur anarchie grâce à leur jargon volé et grâce à lui, ils constituent un État dans l'État". En 1520 (puis 1582) est publié à Leipzig le *Saxonia* d'Albrecht Kranz (1448-1517), où l'on peut lire sur les Rroms : "C'est un étonnant cloaque de gens, experts en toutes langues et causant dommages aux gens des campagnes[3]", affirmation que l'on retrouve *quasi verbatim* chez Sébastien Münster (1488-1552) "C'eſt un merueilleux amaz d'ordures que de ces gens là, ilz fçauent parler tout langages, ilz font de grandes faſcheries aux poures gens de village[4]" (Bâle, 1552), puis chez Conrad Gessner (1516-1565) dans son Mithridate (1555, p. 71b) "Étonnant cloaque de gens, experts en toutes langues. Ils se sont inventé une certaine langue qui leur est propre et que les Allemands appellent Rothweltsch / c'est-à-dire charabia rouge, tout en utilisant presque toutes les langues d'Europe. Donc chez les Allemands ils parlent allemand [suit une énumération de pays][5]".

1. *Mandopoloi* (gr. μαντόπουλοι "marchands de bonne aventure", μαντεία "divination")

2. *Et hij habent inter se speciale ydeoma, quod [nullus] preter ipsos potest scire vel discere, et ipsi intellegunt quamplurimorum hominum ydeomata, et nunquam habent inter se discordiam verbis vel factis* [Historia trium regum, ch. xxxvij]

3. *Colluuies hominũ mirabilis, omniũ perita linguarum, rufticę plębis grauis imminēs* et plus sobrement dans la version allemande : *Es ist ein wünderliches Volk […] kan viel Sprachen.*

4. Il s'agit de la version française posthume de son Encyclopédie ; cf. original allemand : *Es ist ein seltsam und wüst volck / kan vil sprachen und ist dem bauwers volck gar beschwerlich* (expression suivie comme chez les autres auteurs de l'allusion aux vols dans les maison tandis que les paysans travaillent aux champs).

5. *Colluvies hominum mirabilis, omnium perita linguarum. Confinxerunt quidem fibi propriam quandã linguam, quam Germani vocant Rothweltsch/hoc eft, rubrum barbarifmum : cum interim omnibus ferè Europæ linguis utentur. Nam apud Germanos loquuntir Germanicè : apud Gallos Gallicè : apud Italos Italicè, c.* (chapitre "De Zigaris vel Cingaris quos Germani Zigeuner vocant"). Notons que Rothwelsch est bien plutôt "latin vulgaire de soldats" que "charabia rouge", comme le fait remarquer Thomasius dans sa Dissertatio (Leipzig, 1671) : *Nobis ea vox non à ruber, roth/ fed ab agmen, Roth defcendere videtur* (§ 39). Il faudra des siècles pour distinguer le rromani du Rothwelsch, malgré les listes de mots des ces deux idiomes, souvent imprimées ensemble et dont la dissemblance est flagrante.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

L'idée de langue inventée se fait donc jour, du fait que les présomptueux érudits de l'époque n'avaient pas prise sur elle pour identifier les lexèmes constituant cet idiome totalement opaque [6] – et ceci alors même que des voix s'élèvent contre cette approche, comme par exemple chez Bonaventura de Smet, dit Vulcanius (1538-1614), lequel critique en 1597 dans *Lettres et langue des Gètes* [7] *ou Goths* : "ceux qui conjecturent sans fondement que cette langue a été forgée de toutes pièces par eux-mêmes, et que nulle part sur terre elle n'est en usage si ce n'est chez les dits *Cingares* vagabonds [8]".

L'assimilation du rromani à une fiction linguistique est reprise après Gessner par les juristes Ahasverus Fritsch (1629-1701) en 1659 dans ses *Discussions historico-politiques sur l'origine, la vie et les coutumes des Zygènes* : "des vagabonds de cette espèce (qui) se servent entre eux de (cette) langue inconnue du commun : à vrai dire je penserais volontiers que les Français ont appelé Jargon et les Espagnols Ibrigonæ, cette langue grossière (informe, sans ordre), sauf si peut-être ils ont appelé celle-ci langue des Nubiens [9]" puis par Jacobus Thomasius (1622-1684) en 1671 dans sa *Dissertatio* : "Il est certain que les Rroms d'aujourd'hui, outre qu'ils peuvent parler les langues avec les habitants de la région où ils résident, parlent aussi entre eux leur propre idiome, qu'ils ont comme on peut le supposer eux-mêmes inventé et qui n'est en usage nulle part ailleurs dans le monde sinon chez ces vagabonds de gitans [10]". Malgré les progrès dans l'identification des Rroms comme originaires d'Inde, l'idée de fiction ne recule pas. On lit ainsi sous la plume d'Angelus Rochus (1573-1609) que c'est "une langue fabriquée de toutes pièces, toutes sortes de mots des langues mises ensemble" (Disputatio xxxiii), du géographe Anton Friedrich Büsching (1724-1793) dans sa *Nouvelle description du Globe* : "La langue des Bohémiens est composée d'un ensemble des mots adaptés valaques, slavons, hongrois et d'autres nations [11]", ou encore chez Zahradský "Les Tsiganes, dans leurs conversations, utilisent toute sorte de mots slavaques [sic] aussi des mots hongrois, ils ont aussi le valaque, le latin, ainsi que le grec et le persan [12]".

En parallèle les notions de *colluvies* et *fentina* "cloaque, sentine, bas-fond, lie, rebut, déchets" lancées par Kranz poursuivent leur destinée – du chroniqueur Johannes Turmayr, dit Aventinus (1477-1534) : "ce genre d'hommes, dit-il, voleurs de haut vol,

6. Cf. Thomasius (§ 39) : *Loquentes inter se Cingaros forte cum audiremus ne verbum quidem erat nullum, quod a nobis caperetur.*

7. Peuple antique de la vallée du Danube.

8. *...qui hariolantur hanc linguam ab ipsis confictam esse, neque uspiam terrarum nisi inter ipsos errones Cingaros in usu esse.*

9. *Hujus generis errones, qui inter fe lingva vulgò incognita uterentur : quam quidem inconditam linguam, putarim Gallos Jargon, Hispanos Ibrigonæ appellaffe, nifi fortaffis ipfam etiam Nubianorum linguam ita appellarint.* Il semble que l'on puisse rapprocher *Ibrigonæ* du mot espagnol *Jeri/n/gonza* "sorte de 'javanais' espagnol (parler factice des enfants)" et probablement tout argot dans le passé. Un point important pour Ahasver était la distinction entre ces *Cingari/Zygeni* et les ordres mendiants.

10. *Certum hoc est, Cingaros hodiernos prœterquam quod cum incolis regionis, in qua degunt, earum lingua sermocinari sciunt, inter seipsos quoque peculiari idiomate uti solere, quod qui opinantur ab ipsis confictum, neque uspiam terrarum nisi inter Cingaros in usu esse* [§ 38].

11. *Die Sprache der Zigeuner ist aus Wlachischen, Sklavonischen, Hungarischen und andern Nationen verdorbenen Wörtern zusammen gesetzt.* La date de 1734 attribuée à l'ouvrage semble fort précoce pour un auteur né en 1724.

12. *Die Zigeuner, bey ihren Unterredungen, mancherley slawakischer [sic] auch hungarischer Wörter bedienen, sie haben aber zugleich auch wallachische, lateinische, auch sogar griechische und persische.* Pour sa part, Kantemir était plus réaliste lorsqu'il écrivait : *Sie haben eine Sprache, die allen Zigeunern in allen Distrikten gemein, und mit vielen griechischen auch wohl persischen Wörtern vermischt ist* (cité par Zahradský).

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

égout et sentine de différentes races qui habitent aux confins de l'empire des Turcs et de la Hongrie [13]" au naturaliste Rudolf Jakob Camerarius (1565-1621) en passant par Volaterranus et pour qui les Rroms ne sont autres "qu'une armée de voleurs et un égout d'hommes oisifs et malhonnêtes de différentes nations [14]".

D'un autre côté, le même Johann Turmayr [15] en 1554, puis Rudolf J. Camerarius en 1625 (qui le cite), Johannes Pretorius [16] en 1662, etc se transmettent l'affirmation que "par leur propre expérience, ils ont appris qu'ils utilisent la langue vénédicienne [17]". C'est ce que l'on retrouve sous la plume de Thomas Browne dans sa *Pseudodoxia epidemica* (Londres, 1646), cité à son tour en traduction fidèle par Johann Heinrich Zedler (1706-1751) "leur langue est *sclavenisch*" dans le long article *Zigeuner* de son *Universal Lexicon* (Halle & Leipzig, 1732).

Un lien s'établit ainsi implicitement entre délinquance et langue secrète, controuvée ou "volée" (*ćordikani*, cf. ci-dessus Ahasver, Thomasius § 38). "Quand quelqu'un aura l'envie d'apprendre cette langue, il lui sera pourtant très difficile d'y arriver". Une grammaire anonyme de 1780 en suédois indique qu'ils parlent tant le finnois que le suédois et leur propre langue – précisant "Personne ne peut comprendre ni traduire leur langue" (§ 18 [18]). En 1554 Aventinus (J. Turmayr) les qualifiait de "traîtres et d'espions", ce que l'on retrouve en 1619 chez Sancho de Moncada Toledo : "Il entrent en pays ennemis et savent les langues de tous [les peuples] [19]". Quelques auteurs portant rapportent ce trait avec respect, comme par exemple Samuel Ágoston Zahradský, minéralogiste et horticulteur de Schönbrun, plus connu sous son surnom d'ab Hortis, qui dit de la violoniste Annamaria Cinková (1711-1772) qu'elle était "capable de s'entretenir avec de hauts notables d'une manière agréable et divertissante ; elle parlait notamment la langue hongroise de façon claire et gracieuse" (p. 349).

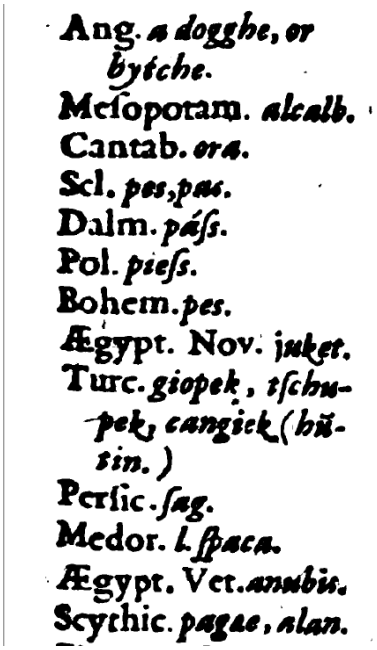
2 Remarques sur l'Égypte

La découverte de l'origine indienne des Rroms et de leur langue a eu lieu petit à petit : celle-ci est d'abord mentionnée dans une demi-douzaines de textes entre 1422 et 1636, avant de disparaître des écrits durant 135 ans. En tous cas, Vulcanius (1597), repris par Ahasver (1659) puis Thomasius (1671), estiment que cette langue est celle de leur lointaine patrie – et qu'elle n'est ni inventée, ni une forme de l'argot *Rothwelsch*. En fait, lorsque Vulcanius écrivait "mais aussi ils ont gardé leur langue", il lançait l'idée que ces Rroms étaient des Coptes (chrétiens égyptiens) d'une région au sud du delta du Nil, chassés par le sultan – mais sans préciser si cette langue était du copte, ni de quel sultan il s'agissait. C'est cette vue qui devait plus d'un siècle éclipser le souvenir indien ; ainsi, trouve-t-on en 1603 à l'article CANIS "chien" du *Thesaurus Polyglottus* de Hieronymus Megiser (1554-1618) l'une après l'autre les traductions *Ægypt. Nov.*

13. *Furacifsimum illud genus hominum, colluuies atque fentina variarum gentium, quæ in confinio Imperij Turcarum atque Vngariæ habitant*
14. *Nihil enim aliud funt, quam manipulus furum, ut ille air, & colluvies ocioforum & fraudulentorum hominum ex variis nationibus.*
15. *Experimentis cognovi, eos vti Venedica lingua, & proditores atque exploratores effe.*
16. *Experimentis cognovi, eos uti Venedicâ linguâ.*
17. *Lingua venedica* – c'est-à-dire à l'époque "slave", notamment de territoire allemand.
18. *Ty ingen kan [...] fatta och uttolcka deras språk.*
19. *Entran con facilidad en tierras de enemigos y saben las lenguas de todos.*

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

juket (pour *ʒukel* "chien" en rromani – nous ignorons si *juket* est une forme archaïque ou une simple faute de frappe) et *Ægypt. Vet. anubis* – qui n'est autre que le nom du dieu égyptien. Le dictionnaire polyglotte de Megiser renferme ainsi les quelque 70 mots de rromani collectés par Joseph Juste Scaliger et publiés aussi par Vulcanius.


Ang. a dogghe, or
bytche.
Meſopotam. alcalb.
Cantab. ora.
Scl. pes, pas.
Dalm. páſs.
Pol. pieſs.
Bohem. pes.
Ægypt. Nov. juket.
Turc. giopek, tſchu-
pek, cangiek (hũ-
sin.)
Perſic. ſag.
Medor. l. ſpaca.
Ægypt. Vet. anubis.
Scythic. pagae, alan.

Ces vues se heurtaient toutefois à des objections de poids, comme chez Ahasver : "J'aurais du mal à dire, comme on le pense communément, qu'ils sont des Égyptiens, puisqu'ils ont toujours été très différents des Égyptiens, tant par les mœurs que par la langue[20]" ou Thomasius : "La langue des Nubiens diffère radicalement de l'égyptienne, comme on en jugera [...] ; Vulcanius [affirme que] les Cingares ont gardé la langue des Nubiens ; et Bodin [qu'ils] ont toujours été les plus dissemblables [qui soit] des Égyptiens par la langue[21]." Tout lien avec l'Égypte et le copte devait être finalement démenti par Hiobus Ludolphus (1624-1704) dans le chapitre *L'origine et la langue des Cingares* de ses *Études éthiopiennes* (Francfort, 1681) : il y énumère 38 mots de rromani dont il ne trouve de cognat dans aucune des langues évoquées par les auteurs précédents.

Il est aisé de constater qu'au contraire de ce qui est communément admis, l'origine égyptienne des Rroms était loin de faire l'unanimité, même dans les 135 ans où il n'est plus question d'Inde (du moins dans les écrits). Trois éléments pourtant auraient pu conforter – certes de manière erronée – cette option :

20. *Ægyptios effe, ut vulgò quidem perfuafum, non facile dixerim, cum moribus ac linguæ Ægyptiorum diffimillimi femper fuerint.*

21. *Nubianorum lingva prorfus ab Ægyptiâ difcrepat, qvod [...] judicabunt. [...] qvod Vulcanius afferit, Cingaros Nubianorum lingvam retinere ; & qvod Bodinus, eos Ægyptiorum diffimillimos lingvâ femper fuiffe.*

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

a) la croyance générale chez les géographes de l'antiquité en une continuité territoriale entre l'Inde et l'Éthiopie par un continent "noir" au sud d'une mer imaginaire appelée Prasodis. Ils distinguaient en effet une *India prima* et une *India secunda* du côté asiatique, mais aussi une *India tertia* ou *ultima* du côté africain : chaleur, teint sombre des populations, faune exotique – notamment crocodiles et éléphants, allant croissant au fur et à mesure que les voyageurs s'enfonçaient dans les deux directions ne les incitaient-ils pas à extrapoler l'existence d'un continent noir au sud faisant pendant au continent blanc de l'Europe au nord ?

b) la présence vraisemblable d'Indiens [22] dans Jérusalem lors de sa prise par les Croisés en juillet 1099 – et la ville était alors en territoire égyptien, donc une ville égyptienne.

c) enfin la présence ancienne au Proche Orient et dans les Balkans d'Égyptiens paléochrétiens ayant fui les persécutions religieuses de Dioclétien (244-311).

De plus, les clercs trouvaient dans la Bible une justification paralogique (par affirmation du conséquent) à cette identification : « *Et je sèmerai les Égyptiens parmi les nations, et je les éparpillerai parmi les pays* » (Ézéchiel XXX.23). Dans cette optique, puisque les Égyptiens sont éparpillés, tout peuple éparpillé ne pouvait être qu'égyptien... L'amalgame entre Rroms et Égyptiens était tel que les vrais habitants de l'Égypte étaient tous décris comme des "nomades".

L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, qui paraît vers la fin des 135 ans où les écrits ne mentionnent plus l'Inde, réfute par ailleurs l'origine égyptienne [23] des Rroms, commençant ainsi l'article qui leur est consacré : "Egyptiens, *ou plûtôt* Bohémiens, f. m. plur. (*Hiſtoire mod.*) eſpece de vagabonds déguiſés, qui, quoiqu'ils portent ce nom, ne viennent cependant ni d'Egypte, ni de Boheme ; qui ſe déguiſent ſous des habits groſſiers, barbouillent leur viſage & leur corps, & ſe font un certain jargon. (p. 439 sq)." La mention de la langue est furtive et ne fait que confirmer le portrait de vulgaires délinquants feignant d'être étrangers. Seul Voltaire maintient une origine égyptienne – bien surprenante à vrai dire, dans son *Essai sur les mœurs* : "Il y avait alors une petite nation, auſſi vagabonde, auſſi mépriſée que les Juifs, et adonnée à une autre eſpèce de rapine ; c'était un ramas de gens inconnus, qu'on nommait *Bohèmes* en France, ailleurs *Egyptiens*, *Giptes* ou *Gipſis*, ou *Syriens* (...). C'était très-vraiſemblablement un reſte de ces anciens prêtres & des prêtreſſes d'*Iſis*, mêlés avec ceux de la déeſſe de Syrie." La fin du chapitre est quelque peu ambiguë puisqu'elle semble se rapporter à la langue des juifs ("...jargon corrompu, mêlé d'hébraïque [24], de ſyriaque, ignorant alors juſqu'à ſes livres, ſe confondra avec la lie des autres peuples"), dont il prédit la disparition de la même manière que s'est éteinte "l'ancienne religion d'*Oſiris* & d'*Iſis* [, amas de] ſuperſtitions ridicules [qui,] encore plus mépriſable ſous les Ptolomées, tomba

22. Il semble en effet qu'un contingent indien ait accompagné les Seljukides de Malik Shah, qui ont pris Jérusalem aux Égyptiens en 1073 (ou 1076), et que ces Indiens y soient restés lorsque les Égyptiens ont repris le contrôle de la ville sainte en 1098 – si bien qu'ils étaient présents lors du massacre de juillet 1099 par les Croisés, qui les ont identifiés comme Égyptiens.

23. L'Encyclopédie consacre à ce peuple les deux articles Bohémiens (vol. II p. 294 sq.) et Égyptiens (vol. V p. 439 sq. – auteur : abbé Edme-François Mallet 1713-1755). Ce dernier article est repris pratiquement tel quel à l'entrée "Bohémiens (Droit criminel)" de l'Encyclopédie Méthodique, dite Panckoucke (vol. II p. 69 de 1783).

24. Il serait trop long ici de traiter des légendes où des juifs, pris pour des Hussites et forcés de se cacher 50 ans dans des cavernes, en sont ressortis en parlant un allemand hébraïsé – permettant de justifier leur présence (récit dans Dictionnaire étymologique de Gilles Ménage (1750, p. 208).

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

dans le dernier aviliffement fous les Romains : elle a fini par être abandonnée". Tous les commentaires des Lumières insistaient sur le talent de ce peuple pour "chanter, danser et voler tout ce qu'ils trouvent". Mais que pouvait-on attendre de plus sous leurs plumes ? Diderot n'avait-il pas clairement déclaré "Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu" (vol. IX p. 692) ?

3 Vers la négation d'une origine extra-européenne

Malgré tout l'origine indienne restait une option reconnue, mais il faudra attendre les comparaisons réalisées vers 1780 par Johann Christian Rüdiger (1751-1822) de 23 phrases traduites en rromani et une langue non encore bien identifiée de l'Inde du nord pour que cette piste soit enfin prise au sérieux. L'histoire même de la redécouverte de l'origine indienne fournirait une intrigue de choix pour une pièce de théâtre ou un film – tant les rebondissements sont inattendus et les personnages parfois déconcertants, mais très humains. Il n'est toutefois pas le lieu ici d'aborder cet épisode haut en couleurs de la recherche dans ce domaine [25].

Ainsi, alors que les chercheurs établissaient peu à peu l'origine indienne des Rroms et du rromani, d'abord par élimination puis comparaison linguistique, l'option du déni de toute individualité d'origine et donc ethnique, déjà relevée en France, Espagne et Angleterre faisait son chemin à travers les Encyclopédies – comme par exemple, avant même celle de Diderot et d'Alembert (v. supra), dans le *Grosses vollständiges Universal Lexicon aller Wissenschaften und Künste* (Leipzig, 1732) de Johann H. Zedler (1706-1751) : "mais de nos jours il est plus que bien connu que ces Tsiganes ne sont rien d'autre, qu'une canaille qui court ensemble, sans envie de travailler, mais veut faire profession de jouer de la musique, de voler, de forniquer, de s'empiffrer, de picoler et de jouer". Par conséquent leur langue ne peut être que factice, contrefaite ("counterfayt" en Angleterre), artificielle, inventée par le diable, un *Rothwelsch* ou autre argot.

Cette vision permet la prise d'un certain nombre de mesures éliminatoires, non pas physiques (de type génocide), mais culturelles (de type ethnocide par le déni) – que le rromani soit vu d'ailleurs aussi bien comme une "vraie" langue que comme un idiome artificiel de complicité. Il devient impératif de l'éliminer, depuis l'Autriche, où les "Bohémiens ne devaient plus s'appeler Bohémiens mais nouveaux paysans (*új paraszt*, *új Magyar*), et aussi de ne plus se parler entre eux dans leurs propres langues, mais dans l'une de leurs autres langues nationales qui leur était la plus convenable" (ab Hortis) jusqu'à l'Espagne, où Charles III édicte en 1783 de "nouvelles règles pour réprimer et punir le vagabondage des Rroms connus sous le nom de 'nouveaux Castillans'... ils se voient interdire d'utiliser leur langue, leurs habits ou leur mode de vie mobile en usage jusqu'alors".

Inversement, il n'y a pas de trace d'interdiction du rromani sous l'esclavage en Moldavie et "Pays roumain" (*Ţara românească* [26]), car les Rroms y avaient le statut

25. J'ai élaboré pour des "travaux pratiques" une série de fiches décrivant les rôles de la vingtaine de protagonistes dans cette affaire, et que les étudiants ont pu interpréter comme saynètes.

26. Nous évitons le nom de Wallachie, trop sujet à caution– pour des raisons qui dépassent le cadre de cet exposé.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

d'esclaves, c'est-à-dire d'animaux. Imaginer une interdiction portant sur la langue dans ces principautés est un anachronisme et un anatopisme [27].

Le déni d'identité propre des Rroms, notamment le déni de la langue, continue de nos jours d'être véhiculé par des auteurs de pays divers, d'Henriette Asseo à Martin Kovats, en passant par Martin Oliveira, Michel Viewiorka, Judith Okely, Wim Willems et bien d'autres. La négation d'un peuple et de son patrimoine humain pour le réduire à une population asociale n'est que l'avatar moderne et politiquement correct de cette vieille idéologie de rejet – quelles que soient les justifications prétendument bénéfiques qu'il est toujours facile de produire. Ainsi, la reconnaissance d'une identité rromani relèverait selon cette idéologie d'une attitude raciste, puisqu'elle distingue les Rroms des autres citoyens. Il n'est pas le lieu ici de discuter d'un problème aussi complexe et retors ; je me contenterai de proposer ce sujet comme axe de recherche car des phénomènes similaires existent pour d'autres peuples, avec des impacts parfois destructeurs sur leurs langues (notamment en contexte colonial). La subtilité machiavélique des arguments prétendus humanistes en faveur de cette négation serait en effet un thème de recherche d'un grand intérêt méthodologique, bien au-delà du sujet traité ici.

4 Le mythe de l'intercompréhension indo-rromani immédiate

Les mythes ne sont pas tous du côté des "médisants", puisque dès le XVIII[e] s. nous pouvons lire la fameuse anecdote selon laquelle un pasteur réformé [28] aurait rencontré aux Pays Bas trois étudiants de la côte du Malabar et qu'il leur aurait parlé des Bohémiens de son pays. Là-dessus, il aurait noté "*de leur bouche même, plus de mille mots malabarais avec leur signification. Valyi fut encore conforté dans sa conjecture, lorsque ces jeunes hommes lui apprirent que sur leur île il existe vraiment une bande de terre ou province appelée Czigania (qu'on cherchera cependant en vain sur les cartes géographiques habituelles). Revenu ensuite de nouveau dans sa patrie, Valyi se renseigna chez les Bohémiens de Raab (Győr) sur la signification de ces mots malabarais : les Bohémiens purent lui donner la signification de tous ces mots sans exprimer aucun effort ni difficulté*".

Quel statut attribuer à ce récit ? Est-ce un mythe ? Oui, car le récit de Vályi István est faux : les Rroms de Győr ne pouvaient comprendre les mots des étudiants du Malabar, en fait des Śri-Lankais. La liste des mille mots indiens n'a jamais existé – peut-être une soixantaine tout au plus, de la taille de la liste en rromani reproduite dans l'article considéré – d'ailleurs sans aucun équivalent indien supposé. En aucun cas de figure il ne peut y avoir compréhension par des Rroms d'Europe centrale, même

27. Cette double erreur a nourri des malentendus permanents concernant certains Roumains, autochtones du sud de la Serbie (*Moesia superior*), les *Băieşi*, *Lingurari*, *Oameni nostri* [sic], *Rudari*, ou encore Moéso-Roumains, ne parlant que roumain subdanubien et ayant migré vers le "Pays Roumain" dans des circonstances inconnues. Ces descendants d'anciennes tribus balkaniques latinisées ont été confondus avec les Rroms du fait qu'ils ont été eux aussi réduits en esclavage – en fait le mot pour "esclave" était *ціганъ* [tsigan] en roumain de chancellerie de l'époque.

28. L'anecdote est consignée dans l'étude de Zahradský et c'est le nom de Vályi István qui est attribué au pasteur en question. Elle est rapportée le 6 novembre 1763 par l'imprimeur Stephan Pap Nemethi – mais n'est publiée que le 13 mars 1776. En fait les investigations de Ian Hancock dans les registres d'Utrecht et Leiden aux Pays-Bas ont démontré qu'il ne s'agissait pas de lui, mais d'un étudiant de la famille Száthmár (Transylvanie) tandis que les trois Indiens ne provenaient pas du Malabar (le Kerala d'aujourd'hui – le mot Malabar était souvent employé pour désigner l'Inde entière, ceci depuis le débarquement de Vasco da Gama près de Kozhikode [Calicut] en 1498) ; ils étaient en fait des métis hollandais (des *burgers*) du Śri-Lanka.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

avec *effort et hésitation*, pour des mots d'une quelconque langue du Kerala ou de Śri Lanka, que celle-ci soit du malayalam ou du tamoul (famille dravidienne, donc autre que le rromani), du siŋhala (séparé alors des autres langues indo-aryennes depuis 2300 ans) ou du sanskrit (auquel les métis n'avaient pas accès). Il s'agit bien d'une invention autrichienne, inspirée par la réminiscence que les Rroms sont indiens, et surtout confortée par la similitude acoustique entre [tsiŋgania] "tsiganes" et [siŋhalia] "Sri Lankais" en siŋhala (les Indiens ne distinguent guère [s] de [ts] ; de plus les étudiants communiquaient en latin, chacun avec un fort accent étranger).

Mais reposons la question : l'intercompréhension est-elle un mythe ? Non, parce que les paysans d'Uttar Pradesh & du Bihar se comprennent vaguement avec les Rroms, sur la base du vrai rromani et des vrais *deśi boli* (ou *gaõ ki boli*, "parlers villageois") de ces États. Or, les érudits du XVIII^{e} s. autrichien de disposaient pas de ces formes (ni même de rromani de source sûre) et l'affirmation de similitude était avant tout l'expression de réminiscences, alors qu'il y a bel et bien similitude – mais à un tout autre niveau, et même en fait une plus grande similitude avec les parlers ruraux qu'avec le hindi des dictionnaires. On voit sur cet exemple que l'on a affaire à une "question-gigogne", à laquelle on ne saurait répondre simplement par oui ou par non.

C'est un scénario quasi identique que l'on retrouve quelques années plus tard avec l'*euréka* de Johann Christian Rüdiger, mais cette fois-ci nous avons un corpus : vingt-trois phrases simples traduites en rromani par Barbara Mäkelin, de Berlin, et en "arabo-hindustani" par un ami de Rüdiger, Bac[k]meister de St Petersburg. En fait les similitudes ponctuelles, si elles sont indéniables, ne sont pas frappantes au point de justifier l'enthousiasme de l'auteur. Là encore, elles auraient été plus grandes si les deux traductions (en rromani et en indien) avaient été de meilleure qualité.

À peu près à la même époque, l'ami d'Immanuel Kant, Christian Jakob Kraus pose dans son projet d'étude sur les Rroms des critères plus scientifiques : "je veux la comparer avec l'hindou pour voir jusqu'à quel point elles se ressemblent" et il ajoute "Combien doivent se ressembler deux langues, si je veux affirmer que les deux peuples qui les parlent ont une même origine ? Ou en d'autres termes : quels sont les principes de la comparaison de la langue d'un peuple pour rechercher l'origine de ce peuple ? Vous savez quelles erreurs ont été commises dans l'histoire à cause de l'absence de ces principes, parce que la moindre similitude entre deux langues a conduit à tirer la conclusion de l'apparentement des [dites] nations". Comme Kraus, nombreux s'accordent pour dire que "leur langue est la seule voie pour rechercher leur origine et leur patrie *étrangère*".

5 Le mythe de l'absence de liens avec les langues indiennes

Inversement, on voit apparaître une réaction de plus en plus forte vis-à-vis des origines indiennes et aujourd'hui encore on rencontre des discours qui, pour nier l'origine indienne du rromani, n'hésitent pas à nier l'existence de ses constituants :

- étymologie de près de 800 éléments lexicaux et morphologiques rattachable aux langues indiennes ;
- terminaisons du présent du verbe actif identique à celui du sanskrit ;

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

- système nominal largement proche des apabhramśa et postpositions calquées sur les langues indiennes modernes ;
- formes de la déclinaison largement identiques, y compris adjectifs ;
- identité du système des postpositions de possession (fléchie) et même des formes de flexion, y compris l'existence de formes longues/courtes en rromani de superdialecte O et dans les parlers d'Uttar Pradesh ...

Un des subterfuges graphiques pour nier cette parenté est l'usage de tableaux de cas de type russe ou latin, juste pour que cela ne paraisse pas indien. Inversement, le marathi, avec un système de postpositions très fusionnel (sandhi) et des formes différentes au singulier et au pluriel, donc pratiquement des cas de type russe ou latin, est malgré cela considéré comme ayant des postpositions. Un autre subterfuge courant est de refuser de distinguer entre cas fonctionnels et cas morphologiques – une distinction pourtant bien connue des linguistes indiens de l'antiquité ; ainsi Émilie Aussant écrit-elle : "À partir de Pânini, la description du sanskrit distingue les catégories sémantico-syntaxiques (c'est-à-dire les notions d'agent, d'objet, d'instrument, de lieu, etc.) des formes linguistiques qui les marquent". Comment expliquer, si ce n'est par une attitude de déni obstiné, qu'aujourd'hui encore les deux niveaux de cas restent indissociés ? Nous sommes bel et bien en présence de représentations faussées, motivées politiquement, ce qui entraîne la tension de négation du "lien ombilical" avec l'Inde.

Dès 1910 l'*Encyclopedia britannica* résume ainsi l'état des recherches : "Ruediger (1782), Grellmann, (1783) et Marsden (1783) presque simultanément et indépendamment les uns des autres sont arrivés à la même conclusion, à savoir que cette langue, jusque-là considérée comme un jargon de voleurs, était en réalité une langue étroitement liée aux idiomes de l'Inde". Pourtant, la vision qui reste majoritaire est le rejet obstiné de la connexion indienne, notamment en France (mais pas seulement), et ceci pour des raisons idéologiques liées, car accepter cette connexion imposerait de reconnaître un patrimoine et une dignité à cette population marginale inquiétante, parasite et pitoyable – ce qui imposerait une véritable révolution mentale.

6 Sur la "qualité" de la langue

Là encore, les représentations évoquant un peuple sauvage ou dégénéré ne manquent pas et il suffira de mentionner un passage de Zahradský sur le rromani : "quand ils se disputaient entre eux, on entendait de leur bouche un vrai cliquètement et vacarme, quand les lettres de R, p'h et t'h, fréquemment utilisées, sortaient avec une emphase forte et bien vives. Cependant ce n'est la faute ni de la nature ni de la qualité spécifique de la langue, mais plutôt d'une longue et mauvaise habitude de ce peuple, car ils peuvent toujours parler la langue qu'ils veulent, ils sont tout de suite trahis par l'accent du Bohémien" (1776 :96) et un autre, bien plus tardif, de Rade Uhlik, d'ex-Yougoslavie (BiH), insistant sur la "dégénérescence corporelle générale, surtout des petites communautés Ćergaś isolées [et de] leurs organes vocaux", ou "l'indifférence et la négligence avec lesquelles les Rroms s'isolent de l'environnement non-rrom avec sa culture relevée". Dans "Observations sur les sons [du] rromani", il ajoute que "l'articulation relâchée des consonnes et une sorte de négligence criminelle sont à

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

blâmer pour toutes les déformations et pour la dite corruption des formes dans le vocabulaire de ce peuple primitif. La régression des dentales, outre de nombreux autres mauvais signes, témoigne de la dégénérescence des outils de la parole. Tout comme, par exemple, les groupes ethniques qui dégénèrent se distinguent par leur progéniture nombreuse mais qualitativement faible, de même les vocabulaires de certaines communautés de Rroms se caractérisent par un choix disproportionnée de parallèles et de nuances qui sont souvent morbides et contraires à l'économie" (1981 :234). On constate combien profondément sont intriquées la représentation d'une langue et celle du peuple qui la parle – d'où les efforts qui s'imposent sur ces deux points en parallèle pour restituer un peu de justice et de dignité

7 "Pauvre comme le tsigane est sa langue"

Pauvreté de la langue et pauvreté du peuple sont aussi un couple favori des commentateurs, y compris de ceux qui ne parlent pas le rromani et ne peuvent juger de la langue, y compris aussi de ceux qui vivent dans leur propre tour d'ivoire et discourent en latin, allemand ou français – sans se rendre compte de la pauvreté de l'allemand et du français des locuteurs ordinaires autour d'eux, vivant dans des conditions sociales comparables à celle des Rroms. Cette pauvreté avait été mentionnée par Christian Jakob Kraus, estimant que le rromani porte "le caractère d'une langue archaïque, aussi simple que peut l'être une langue" – ceci alors même que lui-même avait encore du mal à en distinguer les lexèmes.

Au XIX^{e} s., la "pauvreté" du rromani, perçue comme propre à cette langue, va fournir des justifications aux accusations morales. La phonologie rromani différencie deux types distinctifs de vibrantes, écrites respectivement *r* et *rr* : *bar* "haie, jardin", *barr* "pierre, caillou", *koro* "bracelet", *korro* "aveugle" etc. Or ce contraste n'étant pas distinctif dans les langues d'Europe – à de rares exceptions près, les observateurs n'ont pas su distinguer *ćorimos* "vol, larcin" de *ćorrimos* "pauvreté"... mais ne se sont pas privés d'attribuer la prétendue délinquance des Rroms à un trait culturel "révélé" par la langue. La méconnaissance du lexique n'empêche pas une J. Motais-Avril, célèbre voyageuse et modèle de femme émancipée, d'écrire : "ils ne connaissent ni Dieu ni l'âme et dans leur langue il n'y a pas de mots pour exprimer ces deux notions". L'affirmation, évidemment fausse puisque les notions en question se disent *Devel* et *ogi*, évoque bien entendu le *Dictionnaire anti-philosophique* de l'abbé Louis-Mayeul Chaudon (1774) : "les bêtes [...] ne connaissent ni Dieu, ni le vrai, ni le bien, ni le mal moral".

Sous diverses formes, le cliché d'une langue spécifiquement plus pauvre que les autres par nature continue de se répandre. Dans son travelogue "Bury me standing" (en bonne partie un plagiat), Isabel Fonseca fait rimer pauvreté et expressivité : "les mots [...] pour la plupart d'origine indienne ont été conservés au fil des siècles et c'est cela que partagent les locuteurs des nombreux dialectes du rromani (il y en a une soixantaine en Europe seulement [29]), leur langue normalement commune. La constante importante, c'est l'*esprit* de la langue, ou ce que celui-ci semble particulière-

29. Sur cette affirmation péremptoire sous la plume d'une critique de make-up pour magasines (c'était sa profession), *v. infra* § 7.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

ment adapté à exprimer – hyperbolique, sociable, typiquement expressif de l'émotion extrême. Un usage plein de vie est d'une importance primordiale et les images originales sont appréciés" (p. 58). Plus intéressante est sa démonstration de la pauvreté du rromani deux pages avant : elle fait traduire dans cette langue un passage de Shakespeare par Donald Kenrick [30], un "tsiganologue" britannique amateur qui avait appris un peu de rromani en Bulgarie, puis retraduire le passage en anglais par un poète rrom de Biélorussie. La dissimilitude entre l'original et le résultat est censée prouver le dénuement du rromani. On peut constater la fécondité de l'imagination de certains auteurs pour étayer toute sorte d'*a priori*.

8 La dialectalisation et l'intercompréhension interne

Le mythe des innombrables dialectes du rromani (parfois traités comme "langues tsiganes" séparées) est récurent, voire lancinant, et ceci bien au-delà de la presse de kiosque – qui joue un rôle non négligeable dans les représentations. On peut entendre évaluer nombre de dialectes du rromani par centaines [31], en l'absence de tout critère scientifique. De plus les auteurs de telles affirmations :

- ne distinguent pas "langue" et "dialecte" – du moins de manière scientifique (ces notions pourtant existent, même si elles n'ont pas les mêmes définitions en dialectologie, politique ou d'autres domaines) car soit ils ne font pas appel à la méthode des isoglosses, soit ils l'appliquent en synchronie pure, ce qui est une aberration pour un peuple qui a si longtemps circulé ;

- utilisent encore le mot "dialecte" en vertu de l'opposition obsolète "langue de civilisés" / "dialecte de sauvages" ;

- ne différencient pas ce qui relève de la langue rromani proprement dite (90% des Rroms) de ce qui appartient à des formes périphériques vidées de leur substance (les pogadilectes : *caló*, *paggerdi jib*, *dortika* etc. sortes d'argots avec quelques douzaines de lexèmes de rromani dans une langue locale majoritaire, respectivement espagnol, anglais ou grec – 10% des intéressés) ;

- souvent ne distinguent pas même le rromani des "langues dites tsiganes", qui ont tout autre origine (gamon/shelta, yénische, moéso-roumain etc.) ;

- et bien sûr placent volontiers sur un même plan les divergences internes entre les 4 dialectes du rromani et le degré d'oubli des parlers dans l'usage réel.

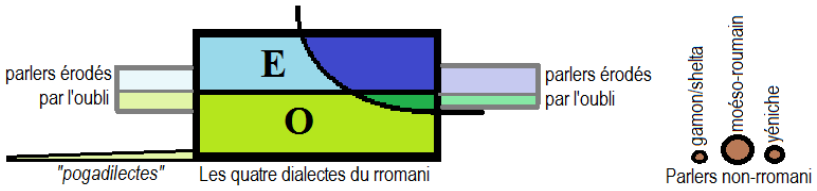
A ceci s'ajoute le déni par le silence de toute existence de la langue rromani et je ne saurais sur ce point que renvoyer à l'excellent article d'Emmanuel Filhol (v. biblio.) qui pour la seule France énumère quinze cas de non prise en considération du rromani, de 1790 (réponses à l'enquête de abbé Grégoire) à 2005 (rapport du Conseil régional d'Aquitaine – 251 p.) par des investigateurs des langues de France – soit 100% [32].

30. Ce nom celtique est un pseudonyme (Donald Kenrick était juif polonais), et son nom d'origine est secret.

31. Dieter Halwachs, tsiganologue autrichien, a avancé le nombre de 218 dans un colloque à Timişoara en 2012 (comm. pers. du prof. Gheorghe Sarău), sans donner de critère ni expliquer son choix de 218 plutôt que 217 ou 219.

32. Nous ne prenons pas en considération les rarissimes mentions (antérieures à la Révolution) du rromani seul, à l'écart des autres langues et séparément d'elles, comme chez de la Croze.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614



Ces inexactitudes dans la démarche semblent relever davantage d'une idéologie que d'une simple ignorance, même si une tolérance excessive à l'ignorance peut avoir elle aussi des motivations idéologiques – ou du moins découler du mépris vis-à-vis de l'objet de l'étude.

En tout état de cause, la surestimation de la diversité interne est caractéristique d'un statut social bas, tandis que, comme l'exprime fort bien Carlo Zoli, "la diversité interne est présente dans toutes les langues naturelles ; or dans les langues hautement respectées, cette diversité est souvent masquée par le pouvoir et le prestige de la langue écrite standard qui couvre, protège peut-on dire, les variétés orales en leur offrant un toit solide (la *Dachsprache*), limitant ainsi leur tendance naturelle à la dérive vers la différenciation diachronique et diatopique". A côté du refus de nommer une langue, la surestimation de sa fragmentation est un dispositif bien connu de destruction à moyen ou court terme.

D'un point de vue cognitif, cette surestimation s'explique de plus par l'impression de disparité que ressentent les observateurs non-rroms dans leurs investigations de terrain. Ceux qui ont appris un peu de rromani ont eu du mal à intégrer le niveau superficiel (de réalisation) d'un parler rrom donné, pas forcément bien conservé, et ils perdent leurs repères lorsqu'ils sont confrontés à d'autres parlers. Ils ne disposent pas en effet des outils innés du locuteur ayant grandi en rromani pour décrypter les divergences et les dépasser. L'oreille de ce dernier ne tient pas compte des contrastes non significatifs et se concentre sur la structure sous-jacente du message, alors que le chercheur étranger ne dispose pas de ce "logiciel". Il entend donc des dizaines de formes signifiantes là où le Rrom a déjà identifié le signifié.

Pourtant des auteurs ont compris vite l'unité du rromani, tel Antoine Kalina qui écrivait en 1882 : "La langue tsigane doit être regardée comme une, homogène et ayant les mêmes droits que les autres de la même famille. Il est du devoir de la science de connaître cette langue dans la forme qui lui est propre, de tirer de tous les dialectes le fond tsigane commun essentiel, de nettoyer le pur métal de tout l'alliage qui s'est déposé sur lui au cours des temps à la suite de diverses circonstances. Afin d'atteindre ce but, la meilleure méthode consisterait à créer un alphabet spécifique à la langue tsigane, fondé sur une base scientifique, correspondant aux sons de la voix et à leurs modifications dans toutes ses nuances. Grâce à cet alphabet la langue gagnerait en clarté ; de plus, revêtue d'un habit lui convenant exactement, elle serait plus accessible à l'étude et débarrassée des malentendus causés par son orthographe, aujourd'hui basée sur les orthographes des langues des divers pays et en conséquence

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

si disparate et si étrange". Il aura fallu près de 100 ans pour qu'il soit répondu à son appel.

9 Inverse et tension des discours : une langue "unique, mondiale et cohérente" – chez les militants (y compris ceux qui ne parlent pas rromani)

L'idéologie inverse circule, certes rarement imprimée, mais non moins présente dans les échanges, et laissant croire que le rromani pourrait demain remplacer l'anglais (Kochanowski, Jan – 1989). Sans aller jusqu'à de telles exagérations relevant d'une sorte de fondamentalisme nationaliste (et fort naïf), il n'est pas rare d'entendre des enthousiastes affirmer qu'on se comprend partout en Europe en rromani. C'est bien sûr plus vrai qu'en danois ou bulgare, mais cette affirmation ne prend pas en compte la qualité (le niveau) de l'échange : simples généralités du quotidien ou explications détaillées d'un point délicat ? Les militants qui défendent l'universalité actuelle du rromani sont-ils conscients de ce qu'est un dialogue efficace, de niveau soutenu, sur un point important – au-delà des échanges gratifiants sur des thèmes consensuels ? Le *globish*, cette *lingua franca* anglaise avec tous ses pièges, a un équivalent rromani : le *tsiglobish* et il est à remarquer que les bons locuteurs de rromani ancestral sont bien plus perplexes face à ce jargon décoratif que les militants, ces semi-locuteurs qui déclarent s'en satisfaire – mais dans la réalité parlent anglais (ou *globish*).

La réalité est qu'il y a plusieurs niveaux de divergence, chacun appelant un type particulier de réponse :

- la divergence dialectale proprement dite, interne, en deux superdialectes : O et E, avec quatre dialectes ;

- les divergences locales sous influence externe – parfois mineures, parfois drastiques ;

- les schémas sociolinguistiques de perte (conduisant aux pogadilectes, comme le Calo)

- les degrés d'oubli avec le changement de mode de vie,

- sans parler de l'appauvrissement du vocabulaire, conséquence de l'autodénigrement culturel et linguistique. Il y a nécessité, voire urgence d'une revalorisation institutionnelle du rromani et de la diversité en tant que telle, avec diffusion d'informations non idéologiques mais objectives.

Si la polémique tourne en rond, c'est que l'idéologie tient lieu de savoir et de méthodologie : on pense à Lord Charles Percy Snow dans "Les deux cultures" : "*Je crois maintenant que si j'avais posé une question [...] simple – comme 'Que voulez-vous dire par masse, ou accélération', ce qui est l'équivalent scientifique de dire 'Savez-vous lire ?' - pas plus d'un sur dix des plus éduqués parmi mes collègues n'aurait réalisé que je parlais la même langue qu'eux*". Dans notre cas, préjugés et idéologies s'ajoutent à l'ignorance tant du public que des acteurs sociaux (et au refus général de lire pour s'informer [33]). Les polémiques sont donc faciles, face à des masses de profanes – surtout

33. Ceci s'inscrit dans une idéologie moderne bien plus vaste : le refus de la connaissance, du savoir, des arts, de la créativité etc... qui englobe pratiquement toute la société située au bas de l'échelle sociale.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

sur les réseaux sociaux qui réduisent au même niveau les personnes réfléchies et compétentes avec les ignares (qui existent aussi, n'en déplaise aux relativistes cognitifs). Nous sommes dans un cas où le *bottom-up* est destructeur.

10 Autres domaines de représentation : usage réel et descriptions spécieuses – discours sur la valeur du rromani

L'emploi du rromani est souvent décrit de manière tendancieuse, souvent pour justifier *a posteriori* l'affirmation idéologique de départ. Que s'est-il passé par exemple entre cette affirmation de Michael D. Reinhard, qui ouvre sa brochure : "Même aujourd'hui, chaque visite à une famille de Rroms montre que les enfants apprennent en premier le rromanī, leur langue maternelle, et seulement après cela la langue du pays dans lequel ils vivent" (*Die Sprache der deutschen Zigeuner*) et cette autre 20 ans plus tard : "Dans de nombreuses communautés de Rroms, en particulier en Europe de l'Ouest, les fonctions du rromani ne sont que très marginales. La communication quotidienne est dominée par la langue majoritaire du pays respectif et le rromani est limité à des buts spécifiques comme le respect dû aux aînés ou pour établir un relation chaleureuse[34]" (*Romani in Europe*, CoE) ? Certes un recul de la langue, mais pas au point d'un tel revirement.

Ici aussi l'inexactitude côtoie les constatations tendancieuses. Confusion est faite entre ceux qui savent la langue mais ne la parlent qu'occasionnellement et ceux qui la pratiquent tous les jours : on peut estimer les premiers à 6-7 millions et les seconds à 4-5 millions, ce qui correspond à une différence critique considérable, même en situation de minorité, avec une chute très rapide depuis 2 décennies (plus qu'en deux ou trois siècles). Toutefois, on parle un rromani bien fourni tous les jours depuis le métro jusqu'aux rencontres européennes en passant par le téléphone. Il y a une sociolinguistique de la complémentarité, qui échappe aux modèles rigides de revendication surestimant les vertus d'une terminologie riche (même si si elle est inexploitée) et négligeant la richesse de l'expressivité. En fait le discours défaitiste, loin d'être un soutien compatissant, se révèle contribuer au sentiment d'insécurité du jeune locuteur et à le décourager de parler et transmettre sa langue maternelle.

Ceci est largement utilisé par les racistes comme arme politiquement correcte (ô combien puisque déguisée en tolérance) pour nier les divers segments de l'identité rromani, entraînant un malaise quasi physique : nous parlons ici de la langue, mais il y a bien d'autres domaines qui sont menacés par ces sabotages.

11 Conclusion

Nous avons tenté de brosser un panorama historique des représentations, discours et réalités concernant l'usage oral du rromani. Une étude similaire aurait pu être consacrée à ses représentations en tant que langue écrite, mais la matière est si riche qu'elle justifierait un article à part entière, d'autant que la méthodologie d'approche serait quelque peu différente et la période concernée bien plus courte. Malgré tout les

34. Les exemples cités impliquent un garçon de 12 ans et des femmes du Burgenland autrichien, où la langue a disparu depuis la guerre, suite aux massacres nazis....

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

résultats seraient comparables : beaucoup d'idéologie et de mythes, des inexactitudes non remises en cause et des confusion spécieuses, un manque d'argumentation, une propension fréquente à la négation de tout patrimoine ou identité des Rroms, un conformisme aveugle etc... mais aussi les efforts – hélas parfois vains – de chercheurs sincères (comme ici Hiobus, Rüdiger ou Kalina pour l'oral) tentant de rétablir la vérité et parfois permettre quelque évolution.

En tout état de cause et sur un plan social, il ne saurait être question d'intégration pour les Rroms tant que circuleront des condamnations calomnieuses comme celles que nous avons rassemblées ici, tant sur la langue que sur ses locuteurs. Aucun progrès n'est en effet envisageable tant que les évidences mentales collectives faussées, obsolètes mais périodiquement ravivées et confortées par des faits divers isolés dont certains médias et politiciens populistes se font les accusateurs, ne seront pas remplacées par une opinion publique réaliste, donc favorable.

Bibliographie

Ouvrages anciens

BELON, P. (1553) : *Les observations de plvsievrs singvlaritez et chofes memorables, truuées en Grece, Afie, Iudée, Egyptes, Arabie autres pays eftrangers*, Paris.

BROWNE, T. (1646-1658) : *Pfeudodoxia Epidemica : or, enquiries into Very many Received Tenent And common'l Prefumed Truths*, London.

BÜTTNER, C. W. (1771) : *Vergleichungs=Tafel der Schriftarten verschiedener Völker*, Göttingen & Gotha.

CAMERARIUS, R. J. (1625) : *Operarum subcisivarum sive meditationem historicarum*, Francfort (caput xvii).

FRISCH, A. (1660) : *Diatribe historico-politica de zygenorum origine, vita ac moribus*, Jena.

FRISCH, A. (1664) : *Differtationes hujus juridico-poli*ticæ [...] *de zygenorum originæ, vita ac moribus*, Jena (pp. 26-48 – reprise de 1660).

FRISCH, A. (1667). De Cingaris feu Saracenis, quos vulgò Zigeuner vocant (caput XII pp. 101-109) & Differtationis hujus geminitæ Videlicet de zygenorum originæ, vita ac moribus (pp. 557-585 – reprise de 1660). In : *Sylloge variorum tractatuum juridico-polit*, Jena.

GES[S]NER, Conrad (1555) : *Mithridates. De differentiis linguarum*, Zürich.

HILDESHEIM, J. von (1514) : *Historia gloriosissimorum trium regum integra syncera et pre multis mundi historiis lectu iucundissima* (ms. 1360), Cologne.

HIOBUS, L. (1681) : *Iobi Ludolfi alias Leut-holf dicti Historia Æthiopica, Sive Brevis&succincta descriptio Regni Habessinorum*, Francfort.

KECKERMANN, B. D. (1614) : XXXIII. In : Opera omnia, Genève.

KRANTZ, A. (1582) : *Saxonia Weithleufftige, fleissige und richtige beschreibung*, Leipzig.

MEGISER, H. (1603) : *Thesaurus Polyglottus : vel Dictionarium multilingve*, Francfort.

MENAGE, G. (1750) : *Dictionnaire étymologique de la langue françoise*, Paris.

MÜNSTER, S. (1552) : *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du monde, avec les proprietez & appartenances*, Bâles.

PRÆTORIUS, J. (1661) : *Ludicrum chiromanticum Prætorii, seu Thesaurus chiromantiæ*, Iena.

THOMASIUS, J. (1671) : Chr. *Differtatio philosophica de cingaris in difputationem*, Leipzig.

TOLLIUS, J. (1700) : « Jacobi Tollii epistolæ itinerariæ – mensis junii *A MDCC* », *Acta eruditorum*, Leipzig.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

TOPPELTINUS, L. (1667) : *Origines et occasvs Transsylvanorum.* Lvgdvnvm.

TURMAYR, J. dit A. (1667) : *Annalium boiorum, Sive Veteris Germaniae* (ms. 1523), Bâles.

VECELLIO, C. (1590) : *De gli Habiti Antichi e Modérni di Diversi Parti di Mondo*, Venise.

VOLTAIRE, F.-M. A. (dit). (1756) : *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris.

VULCANIUS, B. (1597) : *De Literis et lingua Getarum, sive Gothorum*, Leyde.

ZAHRADSKÝ, S. Á. (dit) ab Hortis. (1775-1776) : « Von dem heutigen Zustande, sonderbaren Sitten und Lebensart, wie auch von denen übrigen Eigenschaften und Umständen der Zigeuner in Ungarn », *Kaiserlich königlich allergnädigst privilegirte Anzeigen aus sämmlichen kaiserl. könig. Erbländern*, Vienne.

ZEDLER, J. H. (1732) : *Groſſes volltändiges universal Lexicon aller Wiſſenſchafften und Künfte*, Halle & Leipzig.

Travaux récents

AUSSANT, É. (2017) : « La grammaire sanscrite étendue – état des lieux », *Histoire Épistémologie Language 39/2*, Paris,

CALHOUN, D. (2017) : « The curiosity-driven lexicography of a whole language : Romani », *Small Dictionaries and Curiosity*, Oxford.

COLOMBAT, B. & MANFRED, P. (2009) : *Conrad Gesner, Mithridate (1555)*, Genève.

COURTHIADE, M. (2019) : *Część "indostańska" porównawczego materiału Johannesa Cr. Rüdigera, używana przy jego "odkryciu" (już szeroko znanego) indyjskiego pochodzenia rromów*, Tarnow.

COURTHIADE, M. (2015) : « Les premières approches linguistiques du rromani (1500-1800) : entre présupposés, dégoût, ambition et objectivité de méthode », *Dossiers d'HEL, SHESL, 2014, Linguistiques d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues.* Paris, pp. 10-27.

COURTHIADE, M. (2018) : « Rroms et migrations : l'usage des mots en question », *Hommes et migrations, Nr 1321.* Paris, pp. 117-126.

FILHOL, E. (2008) : « Remarques historiques sur la perception de la langue tsigane en France », *Lengas*, 64, pp. 23-34.

HANCOCK, I. (2010) : « The Hungarian student Vályi István and the Indian connection of Romani », *Danger ! Educated Gypsies*, Hertfordshire.

KALINA, A. (1882) : *La langue des tsiganes slovaques*, Poznań.

KOCHANOWSKI, J. (1989) : « Problems of the common romani = Problems of an International Language », *Jezik i kultura roma*, Sarajevo.

MATRAS, Y. (1999) : « Johann Rüdiger And The Study Of Romani In 18th Century Germany », *Journal of the Gypsy Lore Society*, fifth series, 9, pp. 89-116.

MEYER, E. (1999) : « Questions et hypothèses sur la migration des Rroms depuis l'Inde », *Études tsiganes*, Nr. 39-40, Paris, pp. 209-217.

MEYER, E. (2007) : *Une histoire de l'Inde : les* Indiens *face à leur passé*, Paris.

MOTAIS-AVRIL, J. (1898) : *Les voyageurs forains : les saltimbanques et les bohémiens*, Paris.

REINHARD, M. D. (1976) : *Die Sprache der deutschen Zigeuner*, Mömbris.

UHLIK, R. (1981) : *Zapažanja o romskim glasovima (poseban otisak)*, Sarajevo.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614